LE DÉBARDEUR

OU

LE GROS-CAILLOU ET ALGER,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. PAUL DE KOCK ET VALORY,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 15 octobre 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

M. MEUNIER, marchand de bois	M. Ferd. Heuzey
VICTORIN, débardeur	DUMOULIN.
EDMOND, fils de Meunier, soldat	ANATOLE
M. TOURLOURETTE, juré compteur	OCTAVE.
MISTENFLUTE, trompette de chasseurs d'Afrique	POTIER.
LE CHEIK DES ARABES	BELMONT.
Un Colonel Français	FERDINAND.
UN FACTEUR	DERQUELS.
Un Arabe	CHARLES.
JULIETTE, fille de Meunier	**AUGUSTINE.
COCOTTE MIROTON, cuisinière	Lise.
ZEILA, fille du cheik	MATHILDE.
SCIRURS DE BOIS. AMIS DE MEUNIER, ARABES, SOLDATS FRANÇAIS.	

Le premier acte se passe à Paris, au Gros-Caillou; le deuxième, aux environs d'Alger.

ACTE PREMIER.

Un chantier de bois à brûler; à droite, le bureau. Au fond, un mur et la porte au milieu. Plus loin, la rivière.

SCÈNE I.

HOMMES DE CHANTIER, CHARRETIERS, SCIEURS, puis COCOTTE.

(Au lever du rideau les gens du chantier sont à leur ouvrage; on voit des hommes et des femmes qui entrent et parlent aux charretiers.)

SCIEURS, CHARRETIERS, DÉBARDEURS.

AIR: Un coup d'piqu'ton.

Dans un chantier
En tout temps le monde
Abonde.

Queu rude métier, Qu'être débardeur ou charr'tier! L'bois à brûler

Ca s'consomme

l' faut voir comme! Faut l'assembler Puis faut encor l'empiler.

UN CHARRETIER.

Mam'selle, voulez-vous une voiture?

Non, merci.

UN SCIEUR.

Mam'selle, vous faut-il un scieur?

COCOTTE.

Mais non... Laissez-moi donc tranquille, j'ai mes hommes d'habitude... (Les hommes s'éloi-gnent.) Sont-ils sciants ces scieurs!... (entrant au chantier.) Ah! mon Dieu! il a toujours la queue à ce chantier... On croirait que le bois y est gratuis!

SCÈNE II.

COCOTTE, MISTENFLUTE.

MISTENFLUTB. Il fait sonner les r.

Eh! la voici!... cette aimable beauté de mon cœur!... l'étais bien sûrrr... que je l'avais vu entrère dans ce chantière de bois à brûlère.

COCOTTE.

Eh ben! ensuite... Est-ce que je ne suis pas libre?

MISTENFLUTE.

Libre comme le hanneton, mademoiselle Miroton... pourvu cependant que je ne vous perde pas de vue, mon infante!... Surtout toutefois et quante que vous dirigez votre embonpoint vers ces parages ici.

COCOTTE.

Et pourquoi donc est-ce que vous m'espionnez ainsi, monsieur Mistenflute?

MISTENFLUTE.

Reine du haricot de mouton, je ne vous espionne pas... fi donc!... seulement je surveille toutes vos actions inclusivement.

COCOTTE.

Mais, serpent de trompette, vous voulez donc noircir mon innocence, éclabousser ma réputation?

MISTENFLUTE.

Votre réputation! je la vénère, belle Cocotte! Mais vous le savez... j'ai reçu un coup de feu à l'endroit de vos attraits... pour lequel je serai toujours aux Incurables!

AIR: Je n'suis plus Jean-Jean.

Mon amour pour vous Devient d'la folie: votre œil est si doux, vot' tournur' si jolie, Quand je n'vous vois pas J'en deviens tout bête; nans le tête-à-tête Ca m'coup' jamb's et bras. yous me fait's, m'am'selle, Oublier l'bout'-selle, L'exercic', la gamelle... Bref, mam'selle, ici yous me causez bien du souci, Rien du sou, bien du si, Yous me causez bien du souci, Si, si, si, si, si, vous n'maimez pas aussi, Je périrai d'mon souci.

COCOTTE.

Même air.

J'vous l'dis sans détour, Monsieur Mistenflute, Malgré votre amour, Il faut que j'vous r'bute. A tous vos désirs Je n'puis pas répondre; J'ai d'autr's chiens à tondre; R'prenez vos soupirs!
J'fais peu la coquette;
De vous, jeun' trompette,
Je r'fus' la conquête.
Cocott' Miroton!
N'épous'ra ni flût' ni piston!
Non, foi de Miroton!
Je n'veux ni flût' ni piston;
Non, non, non, non, non, non,
Je n'aim' pas le piston.

MISTENFLUTE.

Cuisinière barbaresque, si le piston vous est contraire, j'en sais le pourquoi ça... Il y en a un autrre plus insinué dans votre cœur... et ce séducteur... est un débardeur...

COCOTTE.

Eh ben! pourquoi pas... si ça me plaisait!... Ne suis-je point ma maîtresse, quoique domestique?

MISTENFLUTE.

C'est possible! mais alors qu'il trembele... celui qui viendrait couper l'herbe sous le pied de mes affections!... Je lui réserve une explication ousqu'il y aura des égratignures.

COCOTTE.

Oh! monsieur Victorin ne vous craindrait pas!... il a été autrefois brigadier dans les chasseurs d'Afrique.

MISTENFLUTE.

Victorin! Elle s'est trahite!... elle l'a nommé soise-même!... Ah! je sens le nez qui me picotte.

COCOTTE.

Taisez-vous, omelette soufflée. Voici monsieur Tourlourette, l'inspecteur du chantier... S'il nous voyait ensemble, je serais compromise, il a une langue d'as de pique.

MISTENFLUTE.

D'aspic, vous voulez dire.

COCOTTE.

Filez, je vous l'enjoins.

MISTENFLUTE.

Eh' bien!, je file... Mais je ne vous dis pas adieu, mam'selle Cocotte... J'ai votre débardeur sur l'estomac.

(Il sort.)

scène III.

TOURLOURETTE, COCOTTE.

TOURLOURETTE, entrant, à part.

La charmante Juliette n'est pas encore au bureau.

COCOTTE.

Bonjour, monsieur Tourlourette.

TOURLOURETTE.

Eh! c'est mam'selle Cocotte, une des meilleures pratiques du chantier.

COCOTTE.

Eh ben! est-ce que ça vous fâche, monsieur Tourlourette?

TOURLOURETTE.

Moi... au contraire... en ma qualité de jurécompteur, préposé dans ce chantier par l'administration pour la vérification des poids et mesures, je suis toujours fort aise de vous voir ici. Mais si j'étais votre maître, peut-être trouveraisje que vous faites aller le bois un peu vite.

AIR du ballet des Pierrots.

Il paraît qu'chez vous on emploie Beaucoup de bois pour le rôti; C'est chaque semaine une voie Que vous venez ach'ter ici. Dans votre cuisine, ma chère, Vous ne vous chaussez pas pour peu; J'en conclus, belle cuisinière, Oue vous almez à voir le seu.

COCOTTE, à part.

De quoi qui se mêle, ce vieux sapajou-là? Attends! je vas te rendre la monnaie de ta pièce.

TOURLOURETTE, regardant autour de lui.

Mam'selle Juliette est en retard.

COCOTTE.

Tiens! qu'est-ce que c'est donc que ce bouquet que vous tenez à votre main?

TOURLOURETTE.

Ce bouquet... eh ben... c'est... c'est de la violette.

COCOTTE.

J'vois ben que c'est pas du pissenlit... Mais c'est pas pour votre nez que vous l'avez acheté ?

TOURLOURETTE.

Pourquoi donc ça? Est-ce que mon nez ne mérite pas que j'aie pour lui des attentions de ce genre?

COCOTTE.

Laissez donc, il est bien trop camard... Yous croyez p't'être qu'on ne voit pas vos mimes quand mam'selle Juliette, la fille de monsieur Meunier, est là... J'gage ben que ce bouquet est à son intention, vieux chaudchaud.

TOURLOURETTE.

Chaudchaud! Qu'appelez-vous chaudchaud, mademoiselle! je demande l'explication de ce logogryphe.

COCOTTE.

Dame! on a des œils; c'est pour voir ce qui se passe!

TOURLOURETTE.

Et moi aussi, cuisinière, je vois ce qui se passe, et si vous venez si souvent au chantier c'est pour y voir Victorin, le débardeur... C'est à cause de lui que vous ruinez vos maîtres en voies de bois, et quelque jour peut-être vous mettrez le feu chez eux afin qu'il aille encore plus vite.

COCOTTE.

Voyez-vous ça, vicille marmite! Eh ben! oui,

je viens au chantier pour monsieur Victorin, parce qu'il me corde mieux que les autres; v'là tout. TOURLOURETTE.

Belle raison! Que ce soit lui ou un autre qui vous corde, qu'importe! Est-ce que je ne suis pas là, moi, pour faire bonne justice aux réclamations des acheteurs? La ville me paie pour cela.

Et vous gagnez votre argent en déjeunant et dinant avec le maître du chantier; il vous régale pour vous avoir dans sa manche; ça fait que si l'on se plaint à vous d'être mal mesuré, l'on est

TOURLOUBETTE.

Vous croyez donc que l'on ressemble aux cuisinières, qui font danser l'anse du panier, qui gagnent sur tout, jusque sur un liard de persil? COCOTTE.

Platt-il, bouffi?

toujours dans son tort.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JULIETTE.

JULIETTE, arrivant par la droite.

Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il donc? Est-ce qu'on se dispute ici?

TOURLOURETTE.

Non, non, mademoiselle, ce n'est rien; c'est mademoiselle Cocotte Miroton qui prétend que les jurés-compteurs s'entendent avec les marchands de bois.

COCOTTR.

C'est monsieur Tourlourette qui prétend que toutes les cuisinières font danser l'anse du panier.

JULIETTE.

Et c'est pour cela que vous vous querellez? Eh! mon Dieu! on sait bien que l'un n'est pas plus vrai que l'autre.

TOURLOURETTE.

Vous avez raison, charmante Juliette, j'avais tort de me mettre en colère; mais je suis si vif, c'est de la poudre qui coule dans mes veines.

COCOTTE.

Alors je ne voudrais pas passer près de vous avec une allumette... Allons l'faisons la paix et venez me faire corder deux voies en ami, vilain loup.

TOURLOURETTE.

Soit! je suis à vous. (à part.) Je voudrais pourtant bien offrir mon bouquet.

COCOTTE.

Air du quadrille de la Figurante.

Allons, venez surveiller le cordage; Vous me devez blen ça, je crois; J'suis un' pratique, et personne, je gage. Ne sait mieux qu'moi faire aller l'boss.

(à part.)

le vais attendr mon débardeur.

LE DÉBARDEUR,

TOURLOURETTE, s'approchant de Juliette. Acceptez, belle Juliette, Ce p'tit bouquet de violette, Emblème de votre douceur.

ENSEMBLE.

JULIETTE.

Allez, monsieur, surveiller le cordage; Vous lui devez cela, je crois; C'est un' pratique, et personne, je gage, Mieux qu'ell' ne fait aller le bois.

TOURLOURETTE.

Venez; je vais surveiller le cordage; On vous dolt bien cela, je crois. C'est un' pratique, et personne, je gage, Mieux qu'ell' ne fait aller le bois.

(Tourlourette et Cocotte sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

JULIETTE, seule.

Est-il drôle ce vieux monsieur Tourlourette avec ses bouquets! Que veut-il donc que j'en fasse ?Ah! s'ils me venaient de Victorin, à la bonne heure, mais il ne m'en donne jamais, lui; il n'ose peut-être pas. Cependant, il doit bien voir dans mes yeux que je les recevrais avec plaisir; c'est un si brave garçon que monsieur Victorin; tout le monde l'aime ici et mon père tout le premier... Dame! il y a six mois, quand le feu a pris au chantier, sans le courage de ce jeune homme, tout brôllait et nous étions ruinés; et puis Victorin a été le camarade de mon frère qui est soldat, et il me semble que voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour justifier l'intérêt que je lui porte.

VICTORIN, chantant en dehors. Vollà, vollà le débardeur!

JULIETTE.

Ah! je l'entends; il vient. Mon Dieu! c'est singulier, je suis toujours toute troublée près de lui. Entrons dans le bureau, ayons l'airoccupée, ça me donnera une contenance.

(Elle entre dans le petit bureau et à l'air d'écrire sur les livres de comptes.)

SCÈNE VI.

VICTORIN, JULIETTE.

VICTORIN. Il ne voit pas Juliette.

PREMIER COUPLET.

Ain: Dans la galère (d'Amédée de Beauplau).
Tout l'mond' ne peut pas sur la terre
Etre bien instruit, bien savant;
Mais on peut être honnéte et franc
Sans étudier la grammaire.
Le courage et la bonne humeur,
Ça vaut b'en tout ce qu'on peut lirc.

Ne pas êtr' fort dans l'art d'écrire, Mais être un rude travailleur; Aimer à boir', chanter et rire, Voilà, voilà le débardeur!

JULIETTE.

Très bien, monsieur Victorin; vous êtes en train de chanter, ce matin?

VICTORIN.

Ah! pardon, mam'selle Juliette... Comment! vous étiez là! si je l'avais su...

JULIETTE.

Vous n'auriez pas chanté peut-être? Eh bien! monsieur, pour vous prouver combien cela me fâche de vous entendre, je veux que vous me disiez le second couplet de votre chanson.

VICTORIN.

Ah! mam'selle, c'est que le second couplet...

Vous me refusez ?...

VICTORIN.

Moi! vous refuser? Faudrait donc que j'eusse une éclipse totale dans la voix.

DEUXIÈME COUPLET.

Dès qu'il aperçoit une belle, Etre tendre, empressé, galant, Savoir filer le sentiment D'manière à toucher un' cruelle; Pour fair' la conquête d'un cœur, Lancer un regard, un sourire... Puls, quand il a peint son martyre, Et blen soupiré son ardeur, En secret boir', chanter et rire, Voilà, voilà le débardeur!

JULIETTE.

Ah! voilà la manière d'aimer du débardeur? Et vous êtes comme ça, monsieur Victorin?

VICTORIN.

Oh! non, mam'selle... c'est la chanson qui dit ça, mais ce n'est pas là mon genre, à moi! et voilà pourquoi je ne voulais pas... vous chanter ce couplet-là... parce que vous pourriez penser, vous... (à part.) Allons! barbotte, va, barbotte!

JULIETTE, à part.

Il a l'air troublé aussi.

VICTORIN.

Et on ne m'a pas demandé ce matin, mam'-selle?

JULIETTE, quittant le bureau.

Mais st; mon père vous a cherché plusieurs fois.

VICTORIN.

Ah! je suis un peu en retard, parce qu'après mon ouvrage sur la rivière, je suis allé déjeuner à l'École-Militaire avec des camarades. Ils font partie du détachement qui va partir pour Alger, et je leur ai remis des lettres pour des amis qui sont là-bas... pour votre frère, entre autres.

JULIETTE.

Edmond! Ah! j'espère que vous l'avez grondé de rester si longtemps sans nous donner de ses nouvelles?...

VICTORIN.

Oui, mam'selle. Oh! je lui ai écrit de la bonne encre, allez!...

JULIETTE.

Voilà plus de trois mois que nous n'avons reçu de lettre de lui. Nous laisser ainsi dans l'inquiétude!... Mon père craint qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur...

VICTORIN.

Oh! faut pas vous alarmer!... Son éloignement d'Alger est ben sûr la seule cause de son silence... C'est que, voyez-vous, les Français n'ont pas encore eu le temps d'établir des petites postes par là... mais ça viendra!

JULIETTE.

Oh! ce doit être un bien vilain pays... Quel bonheur que vous ne soyez plus soldat, monsieur Victorin!

VICTORIN, à part, avec joie.

Comme elle a dit ça!... (haut.) Dam', mam'selle, il est ben certain... qu'on est plus libre... quand on n'est plus engagé... et que... (à part.) V'la que je rebarbotte.

JULIETTE.

Oh! moi je ne voudrais pas être la femme d'un militaire... cela me rendrait trop malheureuse.

AIR de la Montagnarde (de Bérat).

Etre femme d'un militaire

C'est à chaque instant

Un nouvéau tourment.

Savoir mon époux à la guerre,

Ce serait pour moi

Un trop grand effroi ;

Mais ne point quitter

Celui que l'on aime,

Quel plaisir extrême!

Ne point s'absenter;

Toujours près de lui,

L'avoir pour appui,

Voilà, voilà comme je pense;

Vollà le bonheur

Que réve mon cœur!

L'amour s'alarme de l'absence...

(timidement.)

Vous pensez, je croi,

Un peu comme moi?

VICTORIN.

Oh! mam'selle... Si je pouvais vous dire tout ce que je pense...

Même air.

Il est, je le sens en moi-même, Pour un cœur aimant,

Un plus grand tourment,

C'est d'être près de l'objet qu'on aime,

Et de n'pas pouvoir

Le lui faire voir;

C'est surtout d'penser,

De savoir d'avance

Qu'on n'a nulle chance

D'pouvoir l'épouser,

Et qu'un autre un jour Aura son amour...

Voilà, voilà quelle souffrance

Une vive ardeur

Falt au fond du cœur! Ca fait plus de mal que l'absence...

(plus lent.)

Vous pensez, je croi, Un peu comme moi?

JULIETTE.

Voilà mon pere...

VICTORIN, à part.

Monsieur Meunier!... Allons, renfonçons nos soupirs!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MEUNIER.

MEUNIER.

Ah! te voilà, Victorin... on te demandait làbas...

VICTORIN.

Monsieur Meunier... c'est que je me suis un peu atardé avec d'anciens camarades... et...

MEUNIER

Oh! je ne te gronde pas, mon garçon. Quand tu prendrais par hasard un quart d'heure de plus!... tu es un assez bon travailleur pour réparer ca bien vite... Oh! je te connais...

VICTORIN.

Tous vos trains de bois sont débardés... Vous serez content, le bois est beau.

JULIETTE.

Des trains de bois!... Comment donc fait-on ça, monsieur Victorin...

MEUNIER.

Comment! tu ne le sais pas encore... toi, une fille de marchand de bois!

VICTORIN.

Mon Dieu! mam'selle, un train de bois, ça se fait presque tout seul... Quand on a apporté près d'la Seine, qui n'est encore qu'un grand ruisseau, le bois que l'on veut envoyer à Paris, eh ben! on prend les bûches et on les jette à l'eau... Les bûches, ça n'se noie pas... ça nage très bien... en suivant le courant, par exemple! Puis, arrivées à un barrage où la rivière devient navigable, comme chaque bûche porte la marque de son propriétaire, on trie tout ça et on en fait des trains qui ensuite descendent à Paris. C'est pas plus malin que ça.

JULIETTE.

Ah! que c'est drôle... Jeter comme ça sa marchandise à l'eau...

MEUNIER.

Juliette, il n'est pas venu de lettre pour moi?

JULIETTE.

Non, mon père...

MEUNIER.

Point de nouvelles de mon fils!... Ah! mon inquiétude augmente chaque jour...

JULIETTE.

Monsieur Victorin vient d'écrire à Edmond...

Maintenant je regrette de l'avoir laissé s'engager... Et pourtant, à Paris, Edmond avait fait de mauvaises connaissances, et c'était le meilleur moyen de les lui faire quitter... Mais il a une tête exaltée... un caractère résolu... et je crains que là-bas il ne fasse quelque sottise...

VICTORIN.

Eh ben! je crois que vous avez tort de penser cela, monsieur Meunier; j'ai été quelque temps au régiment avec vot' fils; c'était mon camarade, mon ami, et je puis vous assurer que sa bonne conduite lui avait mérité l'estime de ses chefs.

MEUNIER, lui serrant la main.

Ce que tu me dis là me fait plaisir, Victorin; mais c'est égal, comme en l'absence d'Edmond il me faut quelqu'un qui me seconde dans mon commerce, je me suis décidé à marier ma fille...

JULIETTE, vivement.

Me marier! mon père...

VICTORIN, à part.

Ah! mon Dieu!

MEUNIER.

Oui, mon enfant, je veux t'établir... Eh! tu es assez grande, assez intelligente maintenant pour tenir un ménage... J'associerai mon gendre à mon entreprise. . et je pourrai, moi, me reposer un peu...

VICTORIN, à part.

Ah! cré coquin!... j'ai quelque chose la qui m'étrangle

MEUNIER.

Eh bien! Juliette, est-ce que mon projet ne te sourit pas?

JULIETTE.

Mon père, c'est que...

MEUNIER.

Oh! sois tranquille! je te donnerai pour mari un brave garçon... bien tourné, aimable... qui te plaira, j'en suis sûr.

TOURLOURETTE, dans la coulisse.

Je vous dis que vous avez votre compte.

COCOTTE, de même.

Je vous dis que non.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TOURLOURETTE.

TOURLOURETTE, entrant.

C'est à en devenir imbécile!

MEUNIER.

Qu'y a-t-il donc, monsieur Tourlourette?

C'est mam'selle Cocotte Miroton... Quand ce n'est pas monsieur Victorin qui la corde, il n'y a pas moyen de la contenter... Elle dit qu'on lui fait des chambres à louer...

MEUNIER.

Alors, Victorin, va corder cette cuisinière, puisqu'il n'y a que toi qui en ait le talent.

VICTORIN, à part.

J'aime autant m'en aller... J'ferais une triste figure!

MEUNIER.

Toi, Juliette, rentre à la maison faire préparer le déjeuner.

JULIETTE.

Oui, mon père.

TOURLOURETTE, suivant Juliette.

J'y vais aussi...

MEUNIER, le retenant.

Restez, monsieur Tourlourette, j'ai à vous parler.

JULIETTE, à part.

Ce pauvre Victorin... comme il a l'air chagrin!

Allons! il faut tâcher de l'oublier.

ENSEMBLE.

VICTORIN, à part.

AIR: Des bons maris c'est le modèle.

Allons, faut avoir du courage! On veut lui donner un mari; Du moins avant son mariage Je serai loin d'ici.

JULIETTE, à part.

Pourquoi me parler mariage? Cela me cause du souci;

Déià Victorin, je le gage,

En est tout triste aussi.

MEUNIER.

Va veiller aux soins du ménage, Na chèr', c'est ta besogne ici; Avant peu, de ton mariage

Nous causerons ici.

(Victorin sort d'un côté, Juliette de l'autre.)

SCÈNE IX.

MEUNIER, TOURLOURETTE.

MRUNIER.

Père Tourlourette, je vais vous faire une confidence: je vous dirai que j'ai l'intention de marier ma fille.

TOURLOURETTE.

Ah! vraiment!... (à part.) Est-ce qu'il aurait deviné mes sentiments?

MEUNIER.

D'abord, je ne tiens pas à ce que mon gendre ait de la fortune... Dieu merci! j'en ai assez pour deux.

TOURLOURETTE.

Très bien pensé, monsieur Meunier...

MEUNIER.

Enfin, papa Tourlourette, s'il faut vous le dire... mon choix est fait.

TOURLOURETTE, à part.

Digne homme!... Il me regarde en souriant.

Oui... Oh! j'ai trouvé ce qu'il me faut... un homme rempli de qualités... et de plus, joli garcon...

TOURLOURETTE, à part.

C'est moi!

MEUNIER.

En un mot... c'est Victorin, mon débardeur. TOURLOURETTE.

Vic...to... (à part.) Ouf!... ça me coupe les jarrets.

MEUNIER.

Qu'est-ce qui vous prend donc? TOURLOURETTE.

Rien... c'est que j'ai eu envie d'éternuer.

MEUNIER.

Or, dans cette circonstance, voici en quoi vous pouvez me servir: je suis certain que Victorin ne déplaît pas à Juliette, mais je veux savoir si ma fille plaît à mon débardeur; s'il aimait quelque autre femme, je renoncerais bien vite à en faire mon gendre; car alors, s'il acceptait la main de ma fille, ce serait l'intérêt seul qui le guiderait et il ne la rendrait pas heureuse. Je compte donc sur vous, papa Tourlourette, pour causer avec Victorin... pour tâcher de savoir s'il n'a pas quelque sentiment dans le cœur... Vous me comprenez?...

TOURLOURETTE.

Parfaitement... parfaitement... MEUNIER.

Tenez... voilà justement Victorin qui revienț ici. Je vais vous laisser avec lui... Attaquez l'endroit sensible... ayez de la malice.

TOURLOURETTE.

Soyez tranquille, j'en aurai... Je suis rusé comme un angora.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, VICTORIN.

MEUNIER.

Eh ben! mon garçon, as-tu contenté mam'selle Cocotte.

VICTORIN.

Oui, bourgeois... on charge la voiture.

MEUNIER, en sortant.

C'est bien... Je vais rejoindre ma fille...

scène XI.

VICTORIN, TOURLOURETTE.

TOURLOURETTE.

Victorin... ton bourgeois me parlait de toi à l'instant même.

VICTORIN.

De moi...Et que vous disait-il?
TOURLOURETTE.

Il me demandalt... si je ne me serais pas aperçu... que... que tu aimais sa fille...

VICTORIN.

Sa fille!... Et vous lui avez répondu?...

TOURLOURETTE.

Que je croyais que tu n'y pensais pas.

Ah!... vous avez bien fait.

TOURLOURETTE.

Parce que c'est la vérité, n'est-ce pas?

Oh! non... puisque j'aime mam'selle Juliette comme il n'est pas possible, mais parce que monsieur Meunier doit l'ignorer toujours.

TOURLOURETTE.

Ah! tu ne veux pas qu'il le sache? (à part.) Très bien!... ça m'arrange.

VICTORIN.

Je sais que mam'selle Juliette ne peut pas être la femme d'un pauvre débardeur.

TOURLOURETTE.

Certainement... mais, cependant... comme tu as préservé ce chantier de l'incendie... tu aurais pu penser...

VICTORIN.

Que j'avais le droit d'aspirer à sa main? Par exemple!

Air : Avec l'amour et l'amitié.

Cette opinion, je le suppose,
Personn' de moi ne peut l'avoir;
Rendre service est une chose
Dont on n'doit pas se prévaloir;
Quand mém' ce sont ses jours que l'on expose,
N'est-ce pas encore un devoir?
Ce que j'ai fait, j'vous l'dis en conscience,
Ne mérit' pas tant de reconnaissance;
Si l'on voulait m'offrir un' récompense,
Je répondrais: J'suis enfant de la France;
LA le courar' ne peut être payé

Qu'avec l'estime et l'amitié.

TOURLOURETTE.

Oh! quant à cela .. je suis entièrement de ton avis... le courage est impayable.

VICTORIN.

C'est parce que j'ai toujours pensé ça, que je n'ai jamais dit un mot de monamour à mam'selle Juliette.

TOURLOURETTE.

Tu as de beaux sentiments, Victorin... Je me reconnais là, moi!

VICTORIN.

Mais pourtant, si monsieur Meunier vous a questionné, il faut donc qu'il se doute de queuque chose... Il m'en veut, ben sûr!

TOURLOURETTE.

Ecoute, mon garçon... je vois un excellent moyen pour lui ôter tout soupçon : ce serait de quitter le chantier... ou bien d'en épouser une

autre... par exemple, mam'selle Cocotte qui t'adore...

VICTORIN.

Epouser mam'selle Cocotte!...

TOURLOURETTE.

Tiens, elle vient ici... regarde-la, elle est, ma foi! très appétissante.

VICTORIN.

Je n'dis pas l'contraire, mais j'aime mieux autre chose. . père Tourlourette! Si monsieur Meunier vous reparle de moi, dites-lui bien que je n'aime pas sa fille... Vous me rendrez service.

TOURLOURETTE.

Tu peux compter sur moi... j'aime tant à obliger!... (à part, en se frottant les mains.) Une fois débarrassé de Victorin, je me déclarerai... et... j'ai beaucoup d'espoir!... j'en suis gonflé!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

VICTORIN, COCOTTE.

COCOTTE, au fond.

V'là ma provision faite... le charretier et le scieur connaissent le chemin... j'ai pas besoin d'aller avec eux... Monsieur Victorin, j'vas vous payer mes deux voies... tenez, v'là soixante-dix francs.

VICTORIN.

Mais, à trente-six francs, ça fait soixante-douze.

COCOTTE.

Oui, mais j'ai vingt sous par voie pour moi.
VICTORIN.

Ah! c'est juste... j'vas mettre ça au bureau. COCOTTE, ramassant deux petits morceaux de bois qu'elle met dans son corset.

Ah! j'allais oublier.

VICTORIN.

Eh ben! v'là qu'vous mettez du bois dans vol' estomac?

COCOTTE.

C'est pour faire mes comptes en rentrant... C'est que, voyez-vous, tout en ayant reçu une brillante inducation, j'ai oublié d'apprendre à écrire.

VICTORIN.

C'est peu de chose...

COCOTTE.

La moindre des choses... pourtant ça me gênait quand je revenais du marché; ne pouvant pas écrire la note de ma dépense, j'étais sujette à faire des oublis... Heurcusement j'ai trouvé un moyen... c'est de garder un échantillon de tout ce que j'achète dans ma journée... Tenez, par exemple, tout à l'heure, deux voies de bois... (Elle sort deux petits morceaux de bois de son corset.) les voilà; ce matin, des haricots verts... en

voici... une salade... en v'là une feuille... un lapin... en v'là une patte... un pigeon... en v'là une plume...

VICTORIN.

Ah! il est original, vot' moyen... mais quand vous achetez du poisson, ça ne doit pas être commode.

COCOTTE.

Oh! c'est égal... j'en garde tout de même, ne fût-ce qu'une écaille... J'espère que ça s'appelle avoir de l'ordre ça... Aussi, quand je serai dans mon ménage... comme ça sera tenu!... J'ai assez envie de m'établir moi... d'autant plus que j'ai des économies... cent quatre-vingt-dix-neuf francs à la caisse d'épargnes et des nippes toutes neuves!

VICTORIN.

Eh ben! mariez-vous... qui vous en empêche?

COCOTTE.

J'sais ben que je suis libre et majeure... mais je voudrais que celui que j'aime correspondasse à ma flamme... Comprenez-vous... beau débardeur...

VICTORIN, à part.

Dieu! quelle cocotte!... que mam'selle Co-cotte!

COCOTTE, à part.

C'est étonnant comme il est timide... Tant pis!... Je veux qu'il se déclare...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MISTENFLUTE.

MISTENFLUTE, paraissant au fond.

Les v'là tous deux ensemble et solitairrres; je m'en avais doutère.

COCOTTE.

Tenez, monsieur Victorin... vous vous ostinez à ne rien me dire... mais c'est tout de même, allez... j'ai lu votre tendresse dans vos yeux.

VICTORIN.

Ma tendresse... et pour qui...

COCOTTE.

Pardi! pour moi!... Et puisqu'il faut vous répondre, je...

MISTENFLUTE, s'avançant.

Arrêtez, femme artificielle! n'en dites pas plus long, ou je coupe vot' conversation avec le tranchant de mon bancal.

COCOTTE, à part.

Encore le trompette!... Ce guerrier est mon vampire.

VICTORIN.

Qu'est-ce qui lui prend donc, à celui-là?

Il me prend, débardeur, que j'aime cette cuisinière indéfiniment... que depuis longtemps et peut-être plus, je lui fais une cour assidue et con-

temporaine, et que je vous défends de la fréquenter en aucune espèce de façon.

VICTORIN.

Voyez-vous ça... monsieur me l'défend!... Eh ben! mon'p'tit rondin, je me moque de votre défense comme de vous, et ça s'ra au contraire une raison pour que je cause avec mam'selle...

MISTENFLUTE.

Débardeur... ne m'échauffez pas la moustache... Je porte là quelque chose qui vous fera plus de mal qu'une sangsue!

VICTORIN.

Vot' sabre!... C'est drôle comme j'en ai peur... Si j'étais un navet, jn' dis pas... Je gage que vous êtes plus fort sur vot' turlututu?

MISTENFLUTE.

Mille millions de poudre à canon!... ça va se gåter, débardeur.

VICTORIN.

Ne vous échauffez donc pas, trompette, ça vous fera jouer faux dans vot' bassinoire.

COCOTTE.

Ah! mon Dieu! queux yeux ils se font!... Ces deux êtres-là m'aiment comme des tigres de la porte Saint-Martin.

ENSEMBLE.

MISTENFLUTE.

Air de contredanse (la Gypsy.) Ah! sapredié! nous allons rire! Il faut ensemble nous occire. Sur le pré j'ai deux mots à vous dire; Ça termin'ra C'te disput'-là.

VICTORIN.

Ah! sa colère me fait rire! Ce monsieur-là prétend m'occire! Sur le pré j'ai deux mots à lui dire; Ca calmera

C'te fureur-là.

COCOTTE, se mettant entre eux.

Que faites-vous, hélas! Je n'souffrirai pas Que tous deux vous sortiez Et que vous vous battiez. Vous m'aimez, je l'conçois; Mais faut pas pour moi Vous fair' du mal Ou vous rendr' bancal.

MISTENFLUTE.

Non, il faut vider la qu'relle; Je n'suis pas dans les trainards! Je prétends pour vous, mam'selle, Le percer de part-z-en parts!

VICTORIN.

Tu ne perceras rien, Mon p'tit, tiens-toi bien! Avant d'etr' débardeur, Je fus longtemps chasseur; Je n'crains aucun danger; Et, pour s'allonger, Tu verras victorin Sur l'terrain.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

COCOTTE.

Ah! quel malheur! ah! quel délire! Quoi! c'est pour moi qu'ils vont s'occire! Mais ils auront beau faire et beau dire,

On empêch'ra Ce combat-là!

MISTENFLUTE.

Ah! sapredié! nous allons rire, etc. VICTORIN.

Ah! sa colère me fait rire, etc.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MEUNIER, TOURLOURETTE.

COCOTTE, retenant Mistenflute et Victorin. A la garde! à la garde!

MEUNIER, arrivant.

Pourquoi ces cris?

TOURLOURETTE.

Qu'y a-t-il?

COCOTTE.

Ce sont ces deux bels z'hommes qui veulent s'egorger à mon intention!

MEUNIER.

Comment! Victorin ...

VICTORIN.

Monsieur Meunier...je vous assure que c'est venu sans que...

COCOTTE.

Vous m'adorez tous les deux... quoi! v'là le grand mot lâché... mais je ne veux pas causer des homicides!... Allons, monsieur Mistenflute, donnez-moi le bras... et venez tout d'suite à vot' caserne...

MISTENFLUTE.

Mam'selle, je suis trop galant pour vous refuser mon bras... (bas à Victorin.) Mais j'vas revenir.

VICTORIN. bas.

C'est bon!

COCOTTE.

Ah! plus de colloques entre vous!... ou je vas faire une déclaration chez le commissaire.

(Elle entraîne Mistenflute, tout en faisant toujours des œillades à Victorin.)

SCÈNE XV.

VICTORIN, MEUNIER, TOURLOURETTE.

TOURLOURETTE, bas, à Meunier.

Eh bien! vous voyez, je ne vous avais pas trompé.

MEUNIER.

Ainsi, Victorin, c'est donc bien vrai... vous aimez cette cuisinière, cette mam'selle Cocotte...

Digitized by GOOGLC

vous voulez vous battre pour elle... et ça, au moment où je pensais à vous donner ma fille.

VICTORIN, vivement.

Hein! serait-il ben possible?... Quoi! vous pensez à me nommer vot' gendre... moi !

TOURLOURETTE, à part.

Aie, aie... ça tourne mal.

MEUNIER.

Oui, sans doute, c'était mon intention... mais puisque vous aimez cette femme...

VICTORIN.

Aimer mam'selle Cocotte... Oh! monsieur Meunier, jamais je n'y ai songé... je n'ai jamais adoré que votre fille... Demandez plutôt au pèrc Tourlourette, si ce n'est pas là ce que je lui disais tout à l'heure...

MEUNIER.

Comment! mais il m'a dit tout le contraire...

Par exemple!

MEUNIER, à Tourlourette.

N'est-Il pas vrai?

TOURLOURETTE.

J'aurai mal entendu... C'est que, voyez-vous, je suis un peu sourd d'une oreille et je n'entends pas très bien de l'autre.

VICTORIN.

Ah! vieux finot!

MEUNIER.

Grâce au ciel, nous nous sommes expliqués.
VICTORIN.

Et mam'selle Juliette...

MEUNIER.

Sera ta femme... De plus, je t'associe à mon commerce...

VICTORIN.

Moi! votre associé... un débardeur, un ou-

MEUNIER.

Est-ce que je ne l'ai pas été, moi?

Air: Braves hussards, mes camarades.

Quand j'commençai j'étais dans l'indigence; Mais on m'aida; ce que l'on fit pour moi, Ah! de grand cœur, dans cette circonstance, Je veux le faire aussi pour toi; C'est du progrès suivre la loi;

Car l'ouvrier ne saurait toujours être Au même rang par le sort arrêté; En travaillant il doit devenir maître : C'est le travail qui fait l'égalité.

VICTORIN.

Oh! c'est trop de bonté.

MEUNIER.

Dès aujourd'hui nous célébrerons les accordailles... Je vais tout dire à Juliette, ensuite je te l'amènerai... Je ferai aussi prévenir mes parents, mes amis... Quand on marie sa fille, c'est le cas de se réjouir... Quel dommage que mon fils ne soit point de la fête!... Enfin nous boirons à sa santé, à son prochain retour... Reste là, Victorin... Je reviens bientôt.

TOURLOURETTE.

Moi je vais vérifier le cordage... (à part.) et je serai très sévère.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XVI.

VICTORIN, soul.

En v'là une averse de bonheur! Ça m'eu a coupé la respiration... Moi! le gendre et l'associé du chantier... Et monsieur Meunier qui me dit ça tout de suite sans me crier seulement: «Gare les jambes!» Comme je vas rire quand les camarades m'appelleront mon bourgeois... J'ai bien peur que le bourgeois n'aille encore pas mal souvent avaler le canon avec l'ouvrier... car il ne sera pas fier le bourgeois... mais, par exemple, on saura garder son décoron, on n'boira plus que du vin à quinze.

UN FACTEUR, entrant dans le chantier.

Monsieur Victorin, débardeur...

VICTORIN.

C'est moi... Qu'y a-t-il?

LE FACTEUR.

Une lettre...

VICTORIN.

Y a-t-il à payer?

LE FACTEUR.

Non... c'est affranchi...

VICTORIN.

Tiens... ça vient pourtant de loin... il y a Toulon là-dessus.

LE FACTEUR.

Ça vient même encore de plus loin... Tenez... il y a Alger aussi.

(Le facteur sort.)

VICTORIN.

Alger... une lettre d'Alger... Ah! si c'était du fils de monsieur Meunier... comme ça arriverait bien pour ma noce... (Il ouvre.) Non... c'est de c't'imbécile de Michon, mon ancien camarade du régiment... Voyons ce qu'il me dit... (Il lit.) « Mon cher Victorin, je t'écris ces lignes pour te dire que je me suis fait couper les cheveux et que j'en ai mis une mèche de côté que je t'envoie pour que tu la donnes à mà Dorothée... après les avoir fait natter... Je te dirai qu'il fait très chaud ici et qu'on nous a donné des guettres en cuir : j'aurais préféré de la limonade... Je te dirai qu'à c't'heure la soupe est bien meilleure que de ton temps, vu que nous avons, la facilité d'y joindre des choux et des carottes que nous cultivons de nos mains victorieuses en même temps que les lauriers de Bellone... Je te dirai que le petit Bahu a été fait



brigadier... Je te dirai que tu peux me rendre un grand service : c'est de donner un coup de pied à mon oncle qu'est à Vaugirard pour qu'il m'envoie les vingt francs qu'il m'a promis... Toute la compagnie t'embrasse par ma plume, ainsi que moi qui suis ton ami pour la vie. MI-CHON. Poste Christophe. «Je te dirai qu'au moment de fermer ma lettre j'apprends qu'Edmond Meunier a déserté et qu'il est passé à l'ennemi... La nouvelle est certaine; charge-toi de l'apprendre à son père. Notre colonel, qui, comme tu sais, est l'ami de monsieur Meunier, est dans la désolation. - Déserté... passé à l'ennemi... Edmond, mon ami... un si brave garçon... Oh! mais ça ne se peut pas!... Et j'annoncerais cette nouvelle à son père... Oh! je m'en garderai bien!... Dire cela à monsieur Meunier... lui qui aime tant son fils... lui, si sévère sur l'honneur!... Mais ce serait lui donner le coup de la mort!.. Oh! non, non... il ne faut pas qu'il le sache... Mais, Edmond... Comment faire... pour...

(Il reste pensif. Mistenflute vient par le fond.)

SCÈNE XVII.

VICTORIN, MISTENFLUTE.

MISTENFLUTE, au fond.

Ah! je me suis enfin débarrassé de mam'selle Cocotte. Je lui ai faussé la politesse au détour d'un épicier, et... Ah! bon! voilà mon homme... (Il s'approche de Victorin et lui tape sur l'épaule.) Salut, camarade.

VICTORIN, pensif.

Ah! c'est vous!...

MISTENFLUTE.

Eh ben! oui, c'est moi. Est-ce que vous avez oublié notre duel?

VICTORIN.

Notre duel... Ah! oui... mais en ce moment...

Je suis fâché si ce moment ne vous va pas, mais il ne m'en reste pas d'autre, vu que dans une demi-heure, si vous ne m'avez pas trop endommagé, je me mets en marche avec un détachement qui va rejoindre notre régiment en Algère.

VICTORIN, vivement.

A Alger? Et vous partez aujourd'hui?

Tout de même... histoire d'aller rendre une visite de politesse aux Bédouins et autres animaux du désert.

VICTORIN, à part.

Ah! oui, c'est une bonne idée.

MISTENFLUTE.

Eh bien! êtes-vous décidé?

VICTORIN.

Oui.

MISTENFLUTE.

Le lieu du rendez-vous?

VICTORIN.

A Alger.

(Il sort vivement.)

MISTENFLUTE, seul.

A Alger!... Qu'a-t-il voulu dire par cette locution mystérieuse et amphibologique? Le camarade reculerait-il?... Non... il a servi!... c'est pas possible!... Il faut que je prenne des informations... Justement voilà une masse d'individus... ils ont tous l'air gai comme des descentes de Courtille.

SCÈNE XVIII.

MISTENFLUTE, MEUNIER, JULIETTE, TOUR-LOURETTE, AMIS DE MEUNIER, GENS DU CHANTIER, puis COCOTTE.

CHŒUR.

Air de contredanse.

C'est, dit-on, pour une fête Que l'on nous a fait venir; Il faut donc que l'on s'apprête A chanter, à s'divertir.

MEUNIER.

Quand le plaisir nous amène l' n'faut pas perdre de temps.

JULIETTE.

Ah! mon cœur suffit à peine Au bonheur que je ressens! C'est, dit-on, etc.

MEUNIER.

Oui, mes amis, oui, c'est une fète... C'est ma fille, ma Juliette, que je vais marier... à Victorin, mon débardeur.

MISTENFLUTE, à part.

Il va se marier... Qu'est-ce qu'il me chantait donc alors avec son Alger?

JULIETTE, à son père.

Ah! mon père, que je suis heureuse... J'aimo tant Victorin.

MEUNIER.

Eh! parbleu! je m'en étais bien aperçu, va!... Mais où donc est-il ce monsieur?

TOURLOURETTE, à part.

Pour un homme si amoureux, il n'est guère empressé.

COCOTTE, arrivant.

Me v'là, mol... Ah! je vous retrouve, monsieur Mistenflute! Qu'est - ce que vous venez faire ici ?

MISTENFLUTE.

Assister aux noces de votre Adonis Victorin. . qui épouse c'te jeunesse... là-bas... la fille du chantierrre.

COCOTTE.

Victorin!... il épouserait mam'selle Juliette!... J'parie que c'est pas vrai!

MISTENFLUTE.

Motus! vous allez voir.

MEUNIER.

C'est bien singulier que Victorin ne soit pas ici... Il savait que j'allais chercher ma fille, nos amis.

JULIETTE.

Il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident... TOURLOURETTE, à part.

S'il pouvait s'être perdu!... Ce n'est pas moi qui le ferais afficher.

DES GENS DU CHANTIER.

Le voilà! le voilà! Victorin!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCEDENTS, VICTORIN, en chasseur d'Afrique.

VICTORIN.

Oui, monsieur Meunier, me voici! MEUNIER.

Qu'est-ce à dire... en uniforme ? MISTENFLUTE.

C'est celui de mon régiment.

COCOTTE, à part.

Dieu! comme ça le pince bien! JULIETTE.

Victorin, pourquoi donc avez-vous pris ce costume.

VICTORIN.

Mademoiselle... c'est le mien maintenant... car je redeviens soldat... et je vais partir pour Alger.

TOUS.

Partir!

VICTORIN.

Monsieur Meunier, je suis bien reconnaissant de toutes les bontés que vous avez eues pour moi... Mademoiselle Juliette, il m'en coûte bien de renoncer au bonheur qui m'était offert... mais un devoir sacré m'appelle loin d'ici...

MEUNIER.

Un devoir... Mais explique-toi... Quels motifs... VICTORIN.

Je ne puis le dire.

TOURLOURETTE, à part.

Je remonte sur l'eau!

COCOTTE, à part.

Je le devine, moi... il ne veut pas épouser sa fille... il me préfère.... Oh! Dieu! ça me monte la tête... Je jette le tablier aux orties...

(On entend la trompette.)

MISTENFLUTE, à Victorin.

Camarade... on sonne le boute-selle au quartier.

VICTORIN.

Partons!

FINAL. ENSEMBLE.

Air de la Cracovienne (contredanse).

VICTORIN.

Je me fais militaire; Je viens de m'engager. On croit que je préfère Les combats, le danger. Alors qu'on me marie, Je quitte mon état; Il fautsque je l'oublie Pour me faire soldat.

JULIETTE.

Il se fait militaire: Il vient de s'engager; A l'amour it préfère Les combats, le danger. Alors qu'on le marie, Il quitte son état ; Le cruel, il m'oublie Pour se faire soldat!

CHŒUR.

Il se fait militaire; Il vient de s'engager; A l'amour il préfère Les combats, le danger. Alors qu'on le marie. Il quitte son état, Laissant femme jolie Pour se faire soldat.

JULIETTE, à part.

Quoique sa conduite M'indigne et m'irrite, Hélas! s'il me quitte, Mon cœur le suivra!

VICTORIN, à part.

Ouel tourment j'endure! Paraitre parjure! Ah! quelle torture Mon cœur éprouve là.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Victorin sort avec Mistenflute en jetant un dernier regard à Juliette qui pleure dans les bras de son père.)

ACTE DEUXIÈME.

Un site d'Afrique; des tentes d'Arabes dressées çà et là Montagnes au fond.

SCÈNE I.

ZEILA, EDMOND.

EDMOND.

Ma Zeila, que tu es belle ainsi! Ah! quand je pense qu'aujourd'hui... dans quelques instants, tu vas être ma femme! Je ne puis te dire tout ce que mon cœur éprouve.

Edmond, ma joie est égale à la tienne... Que dis-je! elle est plus grande encore... Notre mariage ne satisfait que les vœux de ton amour... Tandis que moi je pourrai désormais aimer sans contrainte tout ce que je chérissais en secret, toi, et la religion de ma mère; car, Edmond, je suis chrétienne comme toi!

EDMOND.

Il se pourrait!

ZEÏLA.

Mes parents, d'origine italienne, étaient esclaves à Alger; quelque temps avant la conquête des Français, j'eus le malheur de les perdre. J'étais orpheline et sans appui, lorsque Ibrahim, chef de la tribu des Ben Moura, me vit et eut pitié de moi. Il m'acheta, me fit élever sous ses yeux, et plus tard, comme il n'avait pas d'enfants, je devins sa fille adoptive.

EDMOND.

Brave Ibrahim!

ZEÏLA.

Quoique je fusse bien jeune encore, la religion de ma mère avait éclairé mon âme; mon bienfaiteur s'en aperçut. Aussi généreux que bon, il ne voulut pas faire violence à ma foi, et me permit de continuer à adorer le Dieu de ma mère, mais en secret et seulement dans le fond de mon cœur.

AIR : de l'Angélus.

Mon mariage va combler Et mes vœux et mon espérance; Enfin je pourrai dévoiler Ce que je cachais en silence, Et mon amour et ma croyance. Oui, j'eprouve un double bonheur; Je n'aurai plus besoin de taire Les deux noms qui sont dans mon cœur: Edmond, et le Dieu de ma mère!

EDMOND.

Chère Zeila!

ZEILA.

Mon ami, jusqu'ici tout entière au bonheur

d'être à toi, je ne t'ai fait aucune question sur ta famille'; toi-même tu n'as jamais rien dit de tes parents... Serais-tu orphelin? EDMOND.

Non... mon père existe... (à part.) Ah! quel souvenir vient-elle me rappeler!...

ZEÏLA, affirmativement.

Et tu lui as appris notre mariage, n'est-ce pas?

EDMOND, embarrassé.

Notre mariage... oui... oui, sans doute... ZBĪLA.

Ah! que je serais heureuse si un jour tu me présentais à lui! Comme je le respecterais... comme je l'aimerais!...

EDMOND, à part, s'essuyant les yeux.

Ah! malgré moi une larme... Allons, du courage, puisque telle est ma destinée.

ZEÏLA.

Mon ami, voici mon père.

(Musique.)

SCÈNE II.

LE CHEIK IBRAHIM, SOLDATS ARABES.

LE CHEIK, allant à Edmond.

Français, je te consie le bonheur de celle que j'ai toujours regardée comme mon enfant; c'est te donner mon bien le plus cher. Accomplis sidelement les devoirs que t'impose ton titre d'époux; je me féliciterai de ce que j'ai fait, et ma vieillesse te bénira.

EDMOND.

Ibrahim, le serment que j'ai déjà fait à Zeila, je le renouvelle en ta présence. Oui, je le jure, toutes mes pensées seront pour le bonheur de celle que je vais nommer mon épouse.

LE CHEIK.

Mon fils, si tu veux te sixer parmi nous, je te promets une hospitalité de frère et un établissement digne de toi et de moi; si, au contraire, tes vœux te rappellent au milieu des tiens, tu pourras partir avec la dot de ta femme. Mais, je te le dis, en me séparant de ma Zeila, tu feras à mon cœur une blessure bien cruelle.

EDMOND.

Cheik, mon intention est de rester près de toi. (à part.) Il le faut bien. Digitized by Google

LE CHEIK.

Que le prophète en soit béni! Français, tu n'auras pas à te repentir de ta résolution.

EDMOND.

Non, Ibrahim, je ne m'en repentirai pas si tu cesses bientôt d'être l'ennemi des Français.

LE CHEIK.

Mes serments me retiennent dans le parti de l'émir, et tant qu'il sera en guerre avec les Français, mon devoir sera de les combattre; mais, tu peux m'en croire, mon plus beau jour sera celui où la paix se signera entre nos deux nations.

(On entend un coup de fusil; mouvement général.) LE CHECK.

Ouel est ce bruit?

Ce sont mes camarades peut-être...

UN ARABE, accourant.

Cheik, je viens d'apercevoir un soldat français. EDMOND.

Un soldat français!

L'ARABE.

J'ai tiré sur lui, mais sans l'atteindre.

LE CHEIK.

Aux armes!...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, VICTORIN, paraissant sur la montagne du fond.

LE CHRIK.

Arabes, en joue!...

(Les Arabes font un mouvement avec leurs armes; Edmond se jette devant eux.)

EDMOND.

Arrêtez! Vous ignorez si ce Français se présente en ennemi.

VICTORIN, au fond.

Eh! les autres, pas de bêtises! EDMOND.

Je reconnais cette voix... Victorin!

VICTORIN.

N'ayez pas peur; je suis tout seul de ma société.

(Les Arabes reposent leurs fusils.)

LE CHEIK.

Que viens-tu chercher ici?

VICTORIN.

Arabe, ça n'est pas toi ; c'est un ami, un ancien camarade... Eh! le voilà! Pour lui rendre visite je viens à pied du Gros-Caillou ici tout d'une traite... il y a un peu loin... mais je le retrouve... je l'embrasse... (Il l'embrasse.) et je ne suis plus fatigué.

EDMOND.

Cher Victorin!... Et mon père. . ma sœur... tous nos amis?...

VICTORIN, à demi-voix.

Je te donnerai de leurs nouvelles... mais je n'aime pas à causer devant toutes ces figures jaunes... ca me gêne.

EDMOND.

Cheik, permets-moi de rester quelques instants seul avec mon ami... j'ai à lui parler de mon père.

LE CHEIK.

Nous te laissons, Edmond; mais songe que Zeīla t'attend.

ZEILA, à Edmond.

Edmond, ce Français ne te fera pas oublier celle que tu aimes?

EDMOND.

Ne crains rien, ma Zeila... bientôt je serai près de toi.

VICTORIN, à part, en regardant Zeïla.

Ah! une jolie fille... J'étais sûr qu'il y avait du cotillon sous jeu.

(Le cheik prend sa file par la main et rentre avec elle dans une tente. Tout le monde s'éloigne.)

SCÈNE IV.

VICTORIN, EDMOND.

ROMOND.

Nous sommes seuls enfin! Mon cher Victorin, apprends-moi donc comment il se fait que je te revoie en Afrique, toi qui avais fini ton temps de service, et que je croyats vivant tranquille près de mon père?

VICTORIN.

Je vais te le dire. Tu sauras d'abord que le jour où j'ai quitté le chantier de la Cigogne j'allais être le débardeur le plus heureux de la Rapée et du Gros-Caillou; ta sœur, que j'aime en secret depuis un an, allait devenir ma femme...

EDMOND.

Eh bien?

VICTORIN.

Eh bien! au moment où je sautais de joie d'un pareil bonheur, une lettre d'Alger m'arrive, et j'apprends que tu as quitté ton régiment pour passer aux Arabes. Naturellement je tombe à la renverse; mais aussitôt je prends mon parti... Plus de mariage, plus de bonheur pour moi, me dis-je; avant tout sauvons celui qui allait devenir mon frère. Alors je suis parti, je me suis engagé, et me v'là. Maintenant, dis-moi par quelle fatalité je te trouve ici... car je ne puis penser que tu y sois venu volontairement.

EDMOND.

Voici la vérité. J'étais avec mon régiment depuis quelques mois aux environs d'Alger, lorsque le hasard me fit sauver une jeune Arabe que des maraudeurs insultaient. C'était Zeila; elle

m'apprit qu'elle était la fille du cheik d'une tribu en guerre avec nous... mais elle ne partageait pas les sentiments de son père... elle aimait les Français...

VICTORIN.

Ah! bon! je te vois venir.

EDMOND.

Que te dirai-je? Zeïla m'inspira l'amour le plus tendre... A un rendez-vous qu'elle m'avait donné, j'oubliai l'heure de la retraite; bien plus, une journée tout entière s'écoula près d'elle... et lorsque j'allais retourner vers mes camarades, j'appris que j'avais été porté comme déserteur, et que la mort m'attendait au régiment... J'hésitai encore entre mon devoir et mon amour; mais l'amour finit par l'emporter... Je me décidai à me fixer parmi les Arabes; je demandai la . main de Zeïla, et c'est aujourd'hui que cette union allait se célébrer.

VICTORIN.

Ah! il paraît que je suis arrivé à temps. Eh bien! Edmond, tu feras comme moi; tu quitteras ta fiancée au moment le plus agréable! car je viens te chercher pour te ramener à ton régiment, et j'espère bien que tu ne me laisseras pas repartir seul.

EDMOND.

Quoi! tu veux...

VICTORIN.

Je veux que tu restes le digne fils de ton père; je veux que lui-même, malgré ta faute, t'aime et t'estime. Sans doute tu passeras en jugement; mais il est impossible qu'on ne soit pas indulgent pour toi en faveur de tes anciens services, et surtout en te voyant revenir volontairement parmi nous.

EDMOND.

Mais Zeīla qui m'aime tant!... son père qui m'a accueilli avec bonté... traité comme son fils... je les abandonnerais... Oh! non... je ne le puis.

VICTORIN.

Tu ne le peux pas? Tu veux donc alors passer pour un traître, pour un infâme? tu veux donc que le nom de ton pere soit déshonoré?

EDMOND.

Que dis-tu?

VICTORIN.

Sais-tu de quoi l'on t'accuse? On dit que tu n'as quitté tes frères que pour aller les vendre à l'ennemi; on dit que, moyennant une riche récompense, tu dois apprendre aux Arabes à nous combattre avec plus de succès; on dit enfin que tu dois marcher à leur tête contre le drapeau de ton pays.

EDMOND.

Un pareil soupçon sur mon honneur!



SCÈNE V.

LES PRECÉDENTS, LE CHEIK, ZEILA, ARABES.

LR CHEIK.

Edmond, nous t'avons laissé entretenir ton ancien camarade; si son désir est de rester avec nous, il le peut; nous le traiterons comme ton frère.

VICTORIN, à part.

Merci! je n'y mords pas, aux Bedouins. EDMOND.

Chère Zeila, et vous, généreux lbrahim qui tout à l'heure m'appeliez votre fils, mon cœur est déchiré, mais la voix de l'honneur doit l'emporter sur celle de l'amour; il faut que je vous quitte.

ZBĪLA.

Mon père!

LE CHEIK.

Calme-toi, ma fille; ce Français ne sera pas ingrat à ce point, ou bien il apprendra qu'on n'offense pas impunément un Arabe.

VICTORIN.

Allons! ne nous fâchons pas. On dit que tues un brave, et je le crois; il y a des braves dans toutes les nations, la couleur n'y fait rien. Eh bien! si on te conseillait une action qui pût te déshonorer, céderais-tu à ce conseil? C'est pourtant ce qui arriverait à Edmond s'il restait avec vous. Il est accusé d'avoir trahi ses frères; s'il ne revient pas se justifier, son nom ne sera plus prononcé qu'avec mépris. Parle, maintenant; à sa place, que ferais-tu? (Le cheik garde le silence et détourne les yeux.) Eh bien! tu le vois, ton silence lui dicte sa conduite.

EDMOND.

Partons, Victorin!

(Musique. Un Arabe accourt.)

LE CHEIK.

Que se passe-t-il encore ?

L'ARABB.

Cheik, nous sommes cernes par les Français; ils sont maîtres du défilé qui seul nous restait pour opérer notre retraite.

LE CHEIK.

O trahison! c'est ce Français qui nous a livrés!

LES ARABES.

Mort aux Français!

(Ils font un mouvement et entourent Victorin.)

VICTORIN.

Arabes! il n'y a pas ici de trahison; et la preuve, c'est que je vais vous conduire moi-même. J'ai la parole de mon colonel de vous laisser le passage libre si vous n'avez point retenu Edmond de force. Suivez-moi donc, et si je vous ai menti, tuez-moi.



LE CHEIK.

Marchons! mais malheur à toi si tu nous as trompés!

VICTORIN.

Toi, Edmond, reste ici; les Français t'y rejoindront bientôt.

EDMOND.

Adieu, chère Zeila, adieu... (à part.) pour toujours.

ENSEMBLE.

VICTORIN.

AIR: des Huguenots.

Marchons: Oui, je serai votre otage; Je vais vous faire livrer passage, Sans quoi bientôt, malgré mon courage,

La mort!

Oui, tel serait mon sort!

LE CHEIK, LES ARABES.

Marchons, mais tu seras notre otage, Tu dois nous faire livrer passage, Sans quoi, Français, malgré ton courage, La mort

Bientôt sera ton sort!

ZEILA, à Edmond.

En te quittant.

Hélas! pour moi que d'alarmes!

VICTORIN, à Edmond.

Dans un moment Tu verras tes frères d'armes.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Marchous, etc.

(Les Arabes s'éloignent avec Victorin qui les guide.)

SCÈNE VI.

EDMOND, seul.

Zeila s'éloigne! Ah! je ne la reverrai plus, car je sais le sort qui m'attend en paraissant devant mes juges. Victorin s'abuse dans son espoir; il ne peut y avoir d'indulgence pour moi. Ma faute est de celles que la loi punit du châtiment le plus terrible; mais au moins je pourrai mourir la tête haute et la conscience tranquille... J'aurai fourni la preuve que je ne suls ni un lâche ni un traître... Entrons dans cette tente et attendons.

(Il entre dans la tente à gauche.)

SCÈNE VII.

COCOTTE, MISTENFLUTE.

MISTENFLUTE, paraissant le premier, au fond, sur la montagne.

Par ici, par ici! mam'selle Cocotte. Voilà un site agreste et enchanteur que l'on se croirait à Paris au belvéder du Jardin des Plantes.

COCOTTE, arrivant en vivandière.

Me voilà; je vous poursuite... Ah! cristi, cristi! c'est plus roide que la montagne Sainte-Geneviève! Fait-il chaud dans ce coquin de pays! Quel four de campagne que cet Algère!

MISTENFLUTE.

Ça ne doit pas vous gêner; vous étiez habituée au feu, vous, cuisinière!

COCOTTE

Ah! oui; mais j'aimais mieux le mien, du moins c'était pas moi qui rôtissait. Du reste, je ne me repens pas de m'être incarcérée vivandière dans l'armée française, bien du contraire.

Air : surla Rivière (de Marie).

Etr' vivandière,
Etr' cantinière,
Ce métier-là
Me convicudra.
La gloir' m'enflamme,
J'veux sur mon âme
Suivr' les soldats
Même aux combats.
Pourtant, je n'dis pas non,
Mon cœur de femme,
Au premier coup d'canon,
A fait pon, pon.
Mon cœur a fait pon, pon!

MISTENFLUTE.

Même air.

Voir à la guerre
Jeun' vivandière,
Au minois frais,
Aux doux attraits,
Quelle espérance,
Quell' heureus' chance
Pour le guerrier
Qu'a du métier!
Not' cœur ferme au canon,
Je l'sens d'avance,
Près de votre œil fripon
Fera pon, pon.
Près d'vous il fait pon, pon.

Savez-vous que c'est tout de même bien aimable de votre part d'avoir voulu m'accompagnère en Algère, cuisinière.

COCOTTE.

Vous pensez donc que c'est pour vous que je suis venue jusqu'ici, que j'ai abandonné une place de cent écus, sans les graisses?

MISTENFLUTE.

Et pourquoi ne le penserais-je pas, ô vivandière de Paphos!

(Il veut lui prendre la taille.)

COCOTTE.

Paphos vous-même, entendez-vous, trompette? Je vous préviens que je n'aime pas votre embouchure.

MISTENFLUTE, lui prenant la taille. Méchante!



•

COCOTTE.

A bas les pattes! Je les prohibe.

MISTENFLUTE.

Je sais bien qu'il y a peut-être aussi dans le but de votre conduite l'idée de suivre le débardeur, qui s'est fait chasseur probablement dans le désir de porter mon uniforme afin de me ressembler un peu. Mais s'il a le malheur de vous reparler en particulière... (à part.) nous reprendrons certaine conversation intime en quatre temps.

COCOTTS.

Je parlerai à qui je voudrai, même à messieurs les Bédouins si ça m' plait ; ça ne vous regarde pas... Mais dans quelle rue sommes-nous donc? V'là des petites maisons de toile qui me rappellent les polichinelles des Champs-Élysées.

MISTENFLUTE.

C'était probablement ici un camp d'Arabes, et ma présence les aura fait fuir.

COCOTTS.

Ah! bah! à nous deux nous aurions mis une armée en fulte?

MISTENFLUTE.

C'est qu'ils me connaissent, voyez-vous. Ils savent que depuis mon arrivée en Afrique je ne me couche jamais sans avoir tué trois Bédouins dans la journée; c'est ma ration, sans ça je ne dormirais pas.

COCOTTE, qui a'est approchée de la tente où est Edmond. Mon Dieu ! cet appartement est habité!

MISTENFLUTE.

Hein ?

COCOTTE.

J'ai entendu respirer.

MISTENFLUTE.

On... a... respiré?... (tirant son sabre.) Ah ben ils ne respireront pas longtemps... Retirons-nous.

COCOTTE.

Pourquoi ca? entrez. Il y a peut-être là vot' compte de Bédouins pour vous faire dormir.

MISTENFLUTE.

Non, je ne veux pas vous exposer... si j'étais tout seul à la bonne heure...Voyez-vous, vivandière, la témérité n'est pas de la bravoure; il n y a que les poltrons qui sont téméraires.

COCOTTE, regardant au fond.

J'aperçois les camarades.

MISTENFLUTE.

Les camarades? Alors je cerne cette tente et malheur aux Arabes qui tenteraient de s'échappere !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, VICTORIN, LE COLONEL, SOL-DATS FRANÇAIS puis EDMOND.

CHŒUR.

Air de la Laitière.

Oui, toujours le Français à la guerre Sait galment repousser l'ennemi. En chantant, il bat son adversaire Et bientôt le combat est fini.

COCOTTE, à part, apercevant Victorin.

Ah! v'là mon débardeur, enfin.

LE COLONEL, à Victorin qui arrive par un autre côté que les troupes.

Ainsi, Victorin, tu as réussi dans ton entreprise?

VICTORIN.

Oui, colonel; j'ai revu Edmond et je l'ai laissé ici, où il attendait sesanciens camarades.

LE COLONEL.

Eh blen! où donc est-il?

VICTORIN.

Comment il n'y est pas ? oh ! pourtant j'ai sa parole, et je suis sûr qu'il n'y manquera pas.

MISTENFLUTE.

Colonel, je tiens en respect un détachement d'Arabes qui s'était mis en embuscade dans cette tente.

COCOTTE, à part.

En v'la-t-il un craqueur!

VICTORIN.

Qu'est-ce qu'il dit?

LE COLONEL, à an officier.

Visitons cette tente.

MISTENFLUTE, à part.

Ça me vaudra la croix!

(Au moment où Victorin et quelques soldats vont entrer dans la tente, Edmond en sort et vient se présenter au colonel.)

EDMOND.

Me voici, mon colonel; je viens me livrer à votre justice.

TOUS.

Edmond!

VICTORIN.

Ah! je savais bien, moi, qu'il n'était pas parti! MISTENFLUTE, à part.

Je suis capot comme un sept de pique.

LE COLONEL.

Trompette, une autrefois vous tâcherez d'être plus certain de vos faits d'armes... Allez dire aux officiers restés en arrière de se rendre au conseil qui va s'assembler dans ma tente.

Digitized by GOOTIC

MISTENFLUTE.

J'obéis, colonel. (à part.) Je ne suis pas fáché de m'en aller.

LE COLONEL.

Edmond, vous allez paraître sur-le-champ devant vos juges. 📑

EDMOND.

Colonel, je suis prêt, je suis résigné à mon sort. Mais je veux qu'on sache que l'amour seul m'a fait oublier mon devoir.

VICTORIN, au colonel.

Colonel, c'est vous qui allez présider le conseil de guerre, vous ne serez pas trop sévère pour Edmond, n'est-ce pas? Vous êtes l'ami de son père, de ce bon monsieur Meunier, auquel j'ai caché les dangers que court son fils; vous ne voudriez pas le rendre à jamais malheureux...

LE COLONEL.

Oui, j'aime et j'honore le père d'Edmond, mais ici l'amitié doit se taire devant le devoir.

VICTORIN.

Mais vous vous rappelez, colonel, qu'Edmond s'est livré de lui-même à ses juges.

LE COLONEL.

Vous oubliez que lui et les Arabes étaient cernés par moi, qu'ils ne pouvaient m'échapper... Qui m'assurera qu'Edmond ignorait cette circonstance?

VICTORIN.

Moi, colonel, moi qui vous le jure sur l'honneur!

LR COLONBL.

Victorin, votre conduite mérite toute mon estime, mais ma conscience et les lois militaires doivent seules dicter le jugement que je dois porter.

VICTORIN, à Edmond.

Bon courage!

(Tout le monde sort, excepté Victorin et Cocotte.)

SCÈNE IX.

VICTORIN, COCOTTE.

(Cocotte est restée au fond à donner à boire aux soldats pendant la fin de la scène précédente.)

VICTORIN.

Diable!... les paroles du colonel ne sont pas rassurantes...

COCOTTE, au fond.

Enfin le v'là seul... Dieu ! va-t-il être surpris de me voir vivandière...

VICTORIN.

Les lois militaires sont si sévères... En voulant sauver Edmond si j'allais être cause de sa mort!... Oh! non... non!... c'est impossible!... Chassons ces idées-là.

COCOTTE, s'approchant et lui offrant à boire. Beau débardeur, un petit verre!...

VICTORIN.

Qui que c'est qu'ça?... Est-ce que je rêve?.. ou bien suis-je encore au Gros-Caillou?.... Mam'selle Cocotte !...

COCOTTE.

Oui! mam'selle Cocotte, ci-devant cuisinière, et à c't'heure vivandière à l'usage de l'armée d'Afrique.

VICTORIN.

Et d'où vient donc cette idée de gloire qui vous a prise au milieu de vos casseroles?

COCOTTE.

De gloire... Ingrat!... Mais il n'y a pas plus de gloire que de beurre frais.

AIR: ma Fanchon.

Avec les chasseurs d'Afrique Un matin... beau débardeur. Je ne sais quell' mouch' vous pique, Vous partez avec mon cœur; Moi tout aussitôt j'mostine A partir également. Et quittant ma cuisine,

Mes fourneaux,

Mes marmites. Mes rôtis,

Mes fricassées,

Mon écumoir!

Je suis votre régiment.

VICTORIN.

Comment I ce serait par amour ?...

COCOTTE.

Pardi!... les femmes ne font jamais des bêtises que pour ça... J'ai vu que vous partiez pour Alger plutôt que d'épouser la fille de monsieur Meunier. Je me suis dit : « C'est une malice qu'il fait pour me revenir; il prend le plus long; voilà tout. .

VICTORIN.

Ah! vous avez pensé ça?... On sort du conseil! Déjà!... On voit bien qu'il n'y a pas d'avocats ici!

SCÈNE X.

LES PRECEDENTS, EDMOND.

(Edmond revient au milieu de quelques soldats; ceuxci s'arrêtent au fond et Edmond s'avance vers Victorin qui le regarde en tremblant.)

VICTORIN.

Eh bien! Edmond... la sentence?...

EDMOND.

Elle est prononcée.

VICTORIN.

Et quelle est-elle?

RDMOND

La mort!

VICTORIN.

La mort!...

(Il cache son visage dans ses mains.)

COCOTTE, s'essuyant les yeux.

Pauvre jeune homme!

EDMOND, prenant la main à Victorin.

Je m'attendais à cette condamnation... Mes chefs ne pouvaient m'absoudre puisque j'étais coupable devant la loi... Du moins je ne mourrai pas méprisé, et mon père ne rougira pas de son fils. Tu lui diras que je n'ai jamais cessé de penser à lui... que je le supplie de me pardonner la faute que l'amour m'a fait commettre...

VICTORIN, pleurant.

Oh! non... non!... je ne lui dirai rien... car si tu meurs je mourrai aussi!... moi! moi... qui t'ai engagé à te livrer à tes juges!

BDMOND.

Mon arrêt ne doit être exécuté que demain, jusque-là je reste ici sous la garde de ces hommes. Demeure avec moi, Victorin, nous causerons de mon père, de ma sœur, du bonheur qui t'attend auprès d'elle...

VICTORIN.

Non! il faut que je voie le colonel.

AIR d'Arwed.

De c'que j'ai fait v'là donc la récompense!
Ce serait moi qui causerais ta mort!
Mais il n'faut pas perdre toute espérance,
Au colonel je veux parler encor;
Si l'on pouvait repousser ma prière,
Je reviendrais me placer dans tes bras,
Et le signal de ton heure dernière
Serait aussi celui de mon trépas!

(Il sort précipitamment.)

COCOTTE.

Ah! j'ai le cœur plus gros que mon baril!

(La nuit vient.)

e(T)o

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté VICTORIN.

EDMOND, s'asseyant au pied d'un arbre.

Bon Victorin, tu auras beau faire!... désormais tout est fini pour moi!... Demain... nous serons séparés pour jamais!... Mon père, ma sœur, je ne vous reverrai plus!... Et toi, chère Zeīla, mon baiser de fiancé était un adieu éternel!

COCOTTE.

Ah! mon Dieu, mon Dieu!... venir en Afrique pour y voir fusiller un jeune homme si intéressant!... C'était pas la peine de me déranger... d'autant plus que Victorin... Je commence à croire qu'il s'en soucie peu, de mon amour...

EDMOND.

Les événements de cette journée m'ont accablé!... je sens mes yeux s'appesantir...

COCOTTE.

On dirait qu'il s'endort... Eh! mon Dieu, oui!.. Eh bien! il a du bonheur de pouvoir dormir!... Moi, à sa place, je serais comme un âne en peine.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MISTENFLUTE.

(Mistenflute arrive, portant plusieurs bouteilles dans un panier.)

MISTENFLUTE.

Camarades, il ya là-dedans plusieurs bouteilles d'eau-de-vie que le colonel vous envoie. Il a pensé que pour passer la nuit ici vous n'aviez aucunes provisions, et il ne veut pas que ses braves meurent de soif.

COCOTTE.

Qu'est-ce que vous dites, trompette? Nous allons passer la nuit à la belle étoile?

MISTENFLUTE.

Oui, belle Cocotte; nous aurons la chambre à coucher du père Adam, et vous aurez le lit de madame son épouse.

COCOTTE.

En v'là de l'ouvrage!... Décidément je demande mon compte à l'armée d'Afrique. Ah! qué baraque de maison!

MISTENFLUTE.

Allons, camarades, fêtons l'eau-de-vie du colonel... l'avoue que sa politesse à notre égard me semble extraordinaire .. C'estégal, profitonsen... Mam'selle Cocotte, j'espère que vous ne refuserez pas de choquer avec nous...

COLOTTE.

Moi, refuser de boire avec des braves... quand j'ai soif... Par exemple!... (Elle prend un de ses petits verres.) Me v'là au port d'arme.

MISTENFLUTE, à part.

Cette femme-là a toutes les perfections de son sexe!

UN SOLDAT.

Mistenflute, chante-nous donc une petite chanson... ça fait boire au refrain!

MISTENFLUTE.

Volontiers. Je vas vous chanter la chanson du trompette. Assisons-nous en demi-lune... (11s s'asseyent.)

COCOTTE.

Et ce pauvre garçon qui dort... vous allez l'éveiller.

MISTENFLUTE.

Non, non... soyez tranquille, je vas mettre une sourdine à mon organe, et ils m'accompagneront en dessous. Buyons, d'abord!... (Ils boiyent.)

Digitized by GOOGLE

Air : le Blanc et le Noir (L. Puget).

Des musiciens l'plus heureux c'est le trompette, A chaque étape il fait une conquête.

Au regiment

Il a de l'agrément.

Pour fair' sa cour,

Quand le trompett' se présente,

Eufant d'l'amour,

Il charm' la nuit et le jour.

Femm' du haut rang

Et vivandière piquante,

Tout's à l'instant

Répond'nt à son sentiment.

Et savez-vous d'où lui vient son bonheur? Savez-vous ce qui partout l'rend vainqueur? C'est que pour plaire il a je ne sais quoi

Qui niet le sexe en émoi!

Des musiciens, etc.

(Lorsque les soldats se laissent entraîner à chanter haut, Cocotte leur montre Edmond et ils repreament tout bas. Ils boivent au refrain.)

MISTENPLUTE.

Cette eau-de-vie se laisse avaler... Second couplet:

Parfois l'tambour

Voudrait avoir l'avantage;

Mais it est lourd

Et son instrument rend sourd.

Le tifre aussi

A fait entendr' son langage,

Mais l'cher ami

N'a pas du tout réussi.

(Il commence à se ra!equir.)

Le trompett' seul est resté le vainqueur. Et savez-vous d'où lui vient son bonheur? C'est que pour plaire il a je ne sais quoi Qui met le sexe en émoi!

Des musiciens, etc.

COCOTTE, s'endormant.

Eh ben!... allez donc... vous ne chantez plus...

MISTENFLUTE.

C'est singulier comme en buvant ma tête s'alourdit... Et vous, camarades... Allons! à vot' santé délicieuse, Cocotte... A la vôtre, les autrcs... (Les soldats commencent à s'endormir.) Eh ben! est-ce que ça ne va plus?... Attendez... voilà le troisième couplet:

(Il essaie de chanter.)

Des musiciens l'plus heureux.....
Et savez pourquoi?.....

Trompette... turiurette!...

A boire!... à boire!...

(Il laisse tomber sa tête et s'endort en criant : α A boire! \Rightarrow)

EDMOND, s'éveillant Il aperçoit tous les soldats en-

Eh quoi!... ils se sont endormis... eux... chargés de veiller sur moi!... (Il se lève.) Oui... ils dorment tous profondément!... (Musique.) Il me semble entendre marcher... des pas qui efficurent à peine la terre... Qui donc peut venir vers nous?... Dois-je éveiller les camarades?... Mais, on approche...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ZEILA.

ZEILA, s'avançant avec précaution et parlant bas. Edmond!... Edmond!...

EDMOND.

Cette voix... O bonheur! c'est Zeila!... Ah! je n'espérais plus te revoir. (Il la presse dans ses bras.)
Mais, par quel miracle...

ZEĪLA.

Chut! je viens te sauver!

EDMOND.

Me sauver!

ZEÏLA.

Ce billet, que j'ai reçu mystérieusement, m'en a offert les moyens...

EDMOND.

Comment?...

ZEÏLA

On m'annonce que les Français qui te gardent seront tous endormis... On ne m'a pas trompée! Tiens... vois... d'ici au défilé que j'ai suivi il n'y a pas de sentinelles, nous n'avons rien à craindre. Viens, Edmond... suis-moi!

EDMOND.

Te suivre... Non! c'est impossible. Je serals un làche si je quittais mes compagnons!

ZEĪLA

Mais tu es condamné à mort, je le sais... Edmond, au nom de notre amour... viens .. je t'en supplie!

EDMOND.

Non, Zeila... Je dois subir mon arrêt!...

ZEÏLA.

Eh bien! je te sauverai malgré toi! (Elle oourt au fond.) Venez... venez, mon père!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCEDENTS, LE CHEIK, ARABES.

(Le cheik paraît tout à coup avec ses Arabes.)

EDMOND.

Grand Dieu!... mes compagnons sont perdus!

Rassure-toi, Edmond; je ne frappe pas un ennemi lorsqu'il est livré au sommeil. C'est toi que je viens delivrer. Tu le vois, toute résistance serait inutile; suis-nous donc de bonne volonté.

ED MOND.

Non... jamais!



₽

LR CHEIK.

Eh bien! nous saurons t'y contraindre!

(A un signe du cheik les Arabes entourent Edmond et se disposent à l'entraîner.)

EDMOND, criant.

A moi, Français!... à moi!... Sauvez votre camarade!

COCOTTE, s'éveillant.

Ah! mon Dieu!... des Arabes!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, VICTORIN, LE COLONEL, OFFICIERS, SOLDATS FRANÇAIS.

(Aux cris d'Edmond, les soldats s'éveillent et sautent sur leurs armes. Au même moment, le colonel paraît avec son régiment. Les Français couchent les Arabes en joue.)

LE COLONEL.

Arrètez !... soldats!

VICTORIN.

Ah! je le savais bien, moi, qu'il ne se sauverait pas!

LE COLONEL.

Edmond, vous êtes sorti victorieux de l'épreuve à laquelle je vous avais soumis.

EDMOND.

Quoi! colonel, tout ce qui vient de se passer...
VICTORIN.

Etait de mon invention. En te quittant j'ai été supplier le colonel de demander ta grâce, au maréchal. « J'y suis tout disposé, m'a-t-il répondu... mais après la faute qu'Edmond a commise, il faut que l'armée ait la preuve qu'il est encore digne de reparaître dans nos rangs.— Eh bien! mon colonel, mettez à l'épreuve son courage et sa fidélité 11 est condamné... fournissezlui vous-même les moyens d'échapper à son arrêt, et s'il préfère la mort à la fuite, personne alors ne pourra plus l'accuser de lâcheté. Qui fut dit fut fait. Des bouteilles d'eau-de-vie arrivèrent pour endormir les camarades qui te gardaient... une lettre fut envoyée à Zeila pour l'engager à te sauver, et, Dieu merci! tout s'est passé comme je l'avais prévu. Ah! ne voilà que trois jours que je suis en Afrique, mais je puis me flatter de n'avoir pas perdu mon temps!

LE COLONEL.

Cheik, il n'y a plus ici d'ennemis; la paix vient d'être signée entre les Français et l'émir.

LE CHEIK.

En ce cas, désormais je deviens le fidèle sujet du sultan des Français.

EDMOND.

Et je puis épouser ma Zeila! Mais toi, Victorin, pour moi tu as perdu ta liberté?

LE COLONEL.

Non, Victorin est libre; je lui accorde son congé Il retournera près du père d'Edmond auquel je ferai connaître sa belle conduite.

VICTORIN.

J'épouscrai Juliette!... Ah! colonel... tant de bonté... la joie... le plaisir!.. je reverrai mon pauvre chantier! (allant à Mistenflute.) Eh bien! camarade, voulez-vous encore vous battre avec moi?

MISTENFLUTE.

Non1 je suis trop satisfait de votre conduite! et je vous demande... mon amitié.

VICTORIN, lui serrant la main.

Accordé!

MISTENFLUTE, bas à Cocotte.

Dites donc, vivandière... i' m'semble que ce n'est pas vous que le débardeur désire épousèr...e?

COCOTTE.

Eh! je le vois ben!... C'est bon... donnez-moi le bras... je suis fatiguée!

MISTENFLUTE, passant le bras de Cocotte sous le sien. J'en étais sûr que je finirais par l'amollir!

VICTORIN.

Mes amis, mes camarades, s'il arrivait encore malheur à l'un de vous et qu'il cût besoin du débardeur .. songez qu'il sera toujours là, prêt à répondre à l'appel.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR de la retraite.

Plus de querelles, plus de guerres; En ce jour nous faisons la palx. Soyons amis, vivons en frères, Et restous unis désormais!

VICTORIN, au public.

Air du Débardeur (premier acte).

A n'étr' plus soldat je m'conforme;
Mais soyez ben sûrs, mes amis,
Qu's'il fallait défendre mon pays,
J'n'aurais pas besoin d'uniforme!
En attendant, avec honneur,
A Paris, j'frai mon ch'min, J'espère.
Messieurs, si j'avais su vous plaire,
Rien ne manqu'rait à mon bonheur;
Tout mon désir c'est que l'parterré
Donne un coup d'main au débardeur,
Un p'tit coup, un coup de main au débardeur!

FIN DU DÉBARDEUR.